

exagérés le crime lui-même ; puis quand celui-ci est dépouillé du masque qu'on lui avait mis, c'est elle encore qu'on traduit sous l'opprobre de la plus dégoûtante hypocrisie devant des spectateurs heureux de ce dénouement et quelquefois parfaitement dignes de battre des mains au déshonneur de la vertu comme à leur triomphe. O vous, chrétien ferme et sincère, dont la conscience ne transige pas avec l'esprit du monde, pourriez-vous être juste malgré lui ? Votre exemple le fatigue, et comme il aime les théâtres, les théâtres l'ont vengé en composant pour son usage une morale d'après laquelle c'est de votre part une prétention intolérable de vouloir être homme de bien selon Dieu ; écoutez-les, ils vous disent sur tous les tons : qu'il n'y a le plus souvent que du mal dans le bien, et que du bien dans le mal, ou ce qui est pis encore et mérite l'anathème du prophète, *que le bien est mal et que le mal est bien* !

Il est vrai que dans certaines occasions ils ont de pompeuses tirades et de magnifiques exclamations sur la vertu ; mais que prouve cela, sinon qu'on profane le nom de la vertu, soit en faisant des applications indignes, soit en le mêlant à l'éloge du vice, soit en démentant en mille manières et par les faits et par les paroles le respect apparent qu'on lui porte ? Jamais, quoiqu'on en ait dit, l'amour d'aucune véritable vertu n'a été inspiré au théâtre, jamais on n'en est sorti meilleur, loin de là ; un écrivain qui, certes, n'est pas suspect d'être trop favorable aux sentiments de l'Eglise, atteste que « le théâtre est une école où l'on a toujours toutes sortes de peines à se défendre de la « séduction du vice. » Des spectacles et des mœurs ! s'écrie ailleurs ce même écrivain, qui fut un des deux premiers coryphées du philosophisme du siècle dernier : « Des spectacles et des mœurs ! voilà ce qui formerait un vrai spectacle, d'autant plus que ce serait la première fois. »

Cependant N. T. C. F., ne croyez pas que pour vous éloigner des spectacles nous nous laissions aller à vous faire un tableau trop chargé de ce qu'on y rencontre de répréhensible. Considérez plutôt quels sont sur la scène les organes dont se sert le poète pour faire entendre les pernicieuses paroles qu'il prête à ses personnages ? Il est écrit dans le quatrième livre des Rois que : *les enfans d'Israël après avoir abandonné les préceptes du Seigneur leur Dieu, se firent des idoles, adorèrent toute la milice des Cieux et reconstruisirent Baal. Alors ils consacrèrent leurs fils et leurs filles avec du feu pour les faire servir aux divinations et aux augures, et se livrèrent eux-mêmes au mal devant le Seigneur, qui en fut irrité.* Eh bien ! au théâtre, dans ce nouveau temple que le monde entretient en l'honneur de Baal, dans ce temple où l'on rend aux passions humaines un culte si cher au démon, il y a une classe infortunée de fils et de filles d'Israël qu'on a consacrés à ce culte abominable. Le baptême les avait donnés au Seigneur, mais au mépris du caractère divin qu'ils avaient reçu et de la profession sainte qu'ils avaient embrassée en devenant enfans de Dieu et de l'Eglise, ils se sont mis au service d'un autre maître, ennemi de Jésus-Christ, qui les avait rachetés au prix de son sang ; ils ont rompu le pacte sacré, ils se sont dégagés de leurs liens avec le Ciel, et, loin de Dieu et séparés de sa grâce, ils ont été comme touchés d'un feu de l'enfer pour rendre les oracles des passions, être, en quelque sorte, les interprètes inspirés de leurs secrets les plus dangereux, leur faire des conquêtes, leur attirer des victimes et célébrer dans leur temple, avec toutes les pompes de Satan, des fêtes en leur honneur.

Mais pourquoi vont-ils entendre ces oracles qui, là surtout, ont acquis une puissance de séduction des plus redoutables ? Oui, au théâtre, N. T. C. F., les paroles dont nous venons de signaler les dangers à votre conscience ne tombent point froides et mortes, mais elles retentissent animées de toute la vie de ceux qui les prononcent et respirant en eux toute la passion qu'elles expriment. Au théâtre, les spectateurs, grâce aux bouches qu'ils vont entendre, sont sous l'influence directe, immédiate, irrésistible de la passion elle-même, puisque c'est elle qui parle, qui agit, qui se reproduit au naturel dans le sens le plus expressif d'une pensée corruptrice, puisque ses accents sortent d'une âme qui la sent profondément et d'un corps qui la représente avec vérité, puisque ce qu'on voit, ce qu'on entend, c'est elle dont la voix s'insinue comme un poison dans les cœurs et que c'est elle encore qui s'offre aux yeux fascinés sous les traits vivants et sous les formes sensibles qui leur sont propres.

Qui niera que la passion ait pris sur la scène une figure qui la personnifie ? Elle y apparaît comme une image séduisante, disons-mieux, comme une réalité dangereuse qui semble demander un détestable triomphe ; semblable à ces filles pompeusement parées dont parle l'Écriture, *elle est habillée avec artificiel et porte autour d'elle autant d'ornemens qu'on en met à décorer un temple* ; ou bien la légèreté ou la négligence étudiée de la mise et du costume ne font qu'augmenter l'immodestie répandue sur toute la personne qui s'étale en spectacle. Toujours est-il que l'effronterie l'emporte sur la timidité du sexe et qu'on voit souvent une créature dégradée fouler aux pieds les saintes lois de la pudeur, affectant des nudités, des attitudes, des gestes, un air, une expression qui offensent au plus haut degré un regard tant soit peu chaste.

Et puis, comme si cela ne suffisait point, comme si les ressources si multipliées de la poésie dans toutes ses formes les plus brillantes et les plus propres à réhausser la parole humaine, étaient impuissantes à lui donner assez d'âme et assez d'éclat pour impressionner, autant qu'on le voudrait, l'esprit et le cœur des spectateurs, voilà que la voix de la passion ne parle plus, elle chante. Elle chante tout ce qu'elle disait ; plus encore, elle descend par ses modulations si variées jusqu'au dernier terme du mal. Le plus inexprimable excès de l'égarément a trouvé son expression la plus forte, ce qui ne

pouvait se rendre dans aucune langue est entièrement rendu, est très intelligiblement traduit à toutes les oreilles avec le plus grand et le plus déplorable effet ! Nous n'oserions nous-mêmes dire ici, quand nous le pourrions, quel est cet effet sur lequel il faut pleurer ; nous n'oserions retracer le trouble, l'exaltation, le désordre qui s'emparent des âmes enlevées à elles-mêmes, arrachées à la raison tout comme à la vertu, blessées à mort. Non, ce n'est pas à nous à vous répéter ce que nous ont appris ceux qui, revenus des funestes impressions qu'ils avaient reçues, nous en ont fait, avec repentir, l'humiliant aveu. Ce n'est pas à nous à vous raconter ces tristes victoires du démon.

Hélas ! comment ces victoires n'auraient-elles pas été remportées sur les âmes, quand à la séduction de ces sirènes, que le prophète Isaïe nous dit *habiter dans les temples de la Volupté*, les instruments de musique sont venus ajouter leurs accords si puissants ? Qui donc dans cette foule, prête à se rendre sans combat, résisterait longtemps à l'action soutenue de cette harmonie enivrante qui amollit et entraîne quiconque laisse surprendre son cœur dans les mouvements divers que lui communique l'oreille ? Qui résisterait lorsque, par une corruption toujours croissante, on est devenu si habile à rendre complice des penchans les plus dangereux cet art de la musique, que Dieu nous a donné pour suppléer à l'impuissance de le glorifier suffisamment par la simple parole ; lorsque l'on fait servir à exciter les passions les plus tyranniques cet art merveilleux qui exerce un tel empire sur les âmes, que sa destination primitive a été de les élever au-dessus des choses visibles et de les associer, pour ainsi dire, au langage du ciel où il semble les transporter ? Qui résisterait, lorsque l'on a réuni dans un même lieu tout ce qui peut faire illusion aux sens ; lorsque, jusqu'aux décorations qui présentent successivement, dit-on, les scènes les plus éblouissantes, et jusqu'à l'éclat des lumières qui donnent aux objets un aspect singulier, tout, dans cette espèce de magie d'iniquité, paraît conspirer directement à briser la force de la volonté et à vaincre la conscience ?

Cependant, que dirons-nous, si au sein de cette magie inventée pour séduire les cœurs, l'on voit les mêmes personnes qui ont déjà paru sur la scène ou d'autres de la même classe venir accompagnées d'une symphonie toujours plus entraînante, exécuter des danses dont il nous est impossible de rendre l'effet abominable ! Chrétiens, sur quel tableau fixez-vous vos regards ? De quelles images les souillez-vous ? Quoi ! ce langage muet qui exprime ce qu'on ne saurait dire, ces jeux des passions qui ont rejeté leurs voiles, ces mouvements lents ou rapides par lesquels elles figurent leur délire, est-ce là ce que vous devez considérer, vous qui avez été rachetés par le crucifiement de la chair de la personne de votre divin Sauveur, mort pour notre salut ? Ah ! plutôt, détournes-vous, fuyez ces spectacles indignes, non-seulement d'un chrétien, mais d'un homme raisonnable.

Ces danses dont nous sommes forcés de vous parler pour vous faire sentir la grandeur du mal contre lequel nous réclamons, ne diffèrent pas extrêmement de ce qu'étaient les jeux des mimes chez les anciens. Or, N. T. C. F., ces jeux, vos pères encore païens, se les interdisèrent absolument : « La ville de Marseille, dit un auteur, gardienne sévère des mœurs, n'admettait point les mimes, de peur qu'on n'en vint bientôt à l'imitation de ce qu'on se serait accoutumé à regarder. » Il y a plus, jamais les femmes dans l'antiquité grecque ou romaine, ne montaient sur la scène dans quelque genre de spectacle que ce fût. La pudeur publique se serait offensée de leur présence. La délicatesse nous défend d'exprimer l'idée flétrissante qui se serait attachée à leurs personnes. Cependant, aujourd'hui sous la lumière du christianisme, elles sont accueillies sur le théâtre comme des idoles qu'on adore, mais idoles de chair et de sang, elles ont le funeste pouvoir d'égarer et d'avilir ceux qui vont à elles ; aussi voyez où on en vient : on ne trouve pas que ce soit assez de prodigier l'or à pleines mains à des comédiennes et à des danseuses, on leur rend encore de honteux hommages au bruit redoublé des applaudissemens d'une multitude agitée, du milieu de laquelle on leur jette des fleurs et des couronnes ; il y a même des pays où l'on se respecte assez peu pour tolérer et presque approuver que des insensés s'oublient jusqu'à leur faire des ovations publiques, accordant à celles que le monde lui-même repousse, des honneurs qu'on refuserait aux plus éminents services et aux plus hautes vertus. Ainsi, on imite et même on surpasse en ce genre les excès que l'histoire attribue aux sociétés déjà perdues.

(A continuer.)

BULLETIN.

Nouvelles diverses.—Du mandement de Mgr. de Marseille.—Bibliographie.—L'Ami de la Jeunesse.—Livres liturgiques.—Congrégation de St. Lazare.—Comment on apprécie en Europe les événemens du Canada.—Bateaux-volans.

Le service anniversaire de feu M. Tessier, annoncé par erreur pour aujourd'hui 12 septembre, n'aura lieu que le 12 octobre prochain, à la paroisse de St. Mathias. Nous profitons de l'occasion pour prier les personnes qui auraient des livres appartenant à la succession de M. Tessier, de vouloir bien les remettre à sa bibliothèque avant ce jour là.

Mgr. Provencher est parti hier soir pour Québec accompagné de M. B'anchet, prêtre de l'Evêché. En s'arrêtant à Sorel M. Blanchet doit